

Chapitre XIX. La réaction johannique : le "proto-Luc".

L'Évangélion et les johannites. - La littérature évangélique. - Jean-Baptiste dans les Évangiles. - Son rôle véritable. - Les douze apôtres. - Le reniement de Pierre. - Jésus Bar Abba, chef de brigands ou Fils du Dieu Père ? - La crucifixion.

L'Évangélion et les johannites.

Cependant, parmi ceux qui avaient été le plus profondément choqués par la doctrine de Marcion et par les écrits qu'il avait propagé, peu durent l'être autant que les fidèles de Jean-Dosithée, le Baptiseur. Non seulement étaient-ils restés, eux aussi, attachés à la Loi hébraïque, moins sans doute que les ébionites, mais davantage assurément que les nazaréens de Rome; mais encore leur prophète, bien qu'il fut proclamé, dans l'Évangélion, le plus grand parmi ceux qui ressortissaient à l'ancienne Loi, n'y occupait qu'un rôle secondaire et il était affirmé que même le plus petit des adeptes de Paul et de Marcion était encore plus grand que lui !

Les johannites d'Ephèse possédaient, il est vrai, un évangile où chacun figurait à sa vraie place ¹ mais, les manuscrits étant forcément peu nombreux à cette époque, surtout dans les milieux assez défavorisés où elles recrutaient leurs adeptes, les églises johannites des autres cités de l'Empire romain ne disposaient-elles sans doute que d'un nombre très réduit d'exemplaires de ce texte. De toute façon, il convenait de faire pièce à cet Évangélion où leur prophète était outrageusement rabaisé. Et comment mieux faire, à cet égard, que de le récrire, en y réintroduisant Jean et en l'y présentant sous son vrai jour ou tout au moins de la façon dont ses adeptes se le représentaient à l'époque ? "L'Évangile en narration, tel que Marcion l'avait présenté, était une fascinante lecture", écrit Couchoud. "Hors des églises marcionites, il ne fut toutefois reçu qu'à correction. À Alexandrie et à Rome, il fut

¹ V. plus haut, chapitre XIV, pp. 172 et suiv.

profondément remanié pour être adapté aux idées qui prévalaient dans ces deux provinces du christianisme" ² Il est certain qu'il ne le fut pas seulement dans ces deux cités, mais aussi dans d'autres où Jean-Dosithée était vénéré. Certes ce dernier avait certainement encore de nombreux adeptes dans toute l'Italie ; il est avéré que, jusqu'à Constantin, les baptistères y étaient distincts des églises nazaréennes ou chrétiennes et qu'ils étaient tous dédiés à Jean le Baptiseur ³.

C'est à Rome effectivement que dut être rédigé un texte qui est certainement l'un de ceux qui ont servi de base à la rédaction du IIe et du IIIe Évangiles, ainsi qu'on le verra. Ce texte est entièrement perdu, et il n'est même qu'à peine attesté, mais son existence est certaine, car diverses particularités des Évangiles selon Marc et selon Luc ne s'expliquent pas sans lui.

Les adversaires de Marcion, on a déjà eu l'occasion de le signaler, l'accusèrent d'avoir supprimé ou modifié des passages de l'Évangile de Luc et des épîtres de Paul. Marcion, au contraire, se plaignait que des faussaires avaient ajouté aux textes qu'il avait publié afin de mettre ceux-ci en accord avec la Loi et les Prophètes ⁴

Les deux reproches ne sont contradictoires qu'en apparence. Ils sont même, au contraire, parfaitement compatibles ; il est très vraisemblable, on l'a

² Paul-Louis COUCHOUD, "Histoire de Jésus" (P.U.F., Paris, 1944), p. 200.

³ Voy. Georges ORY, "Saint Pierre, ce célèbre inconnu" (Cah. E.Renan, Paris, n 132, nov. déc. 1983), p. 130.

⁴ Tertullien, Adv. Marcionem IV, iv, 4.

vu au chapitre XIII, que Cerdon, dont Marcion était le disciple, avait effectivement supprimé des textes primitifs de Paul et de Luc des passages qui rattachaient trop étroitement, à son gré, la doctrine de Paul de Tarse à la tradition hébraïque. D'autre part, il paraît certain que ceux qui récrivirent l'Évangélon et l'Apostolikon y ajoutèrent de nombreux et souvent longs morceaux, de la façon qu'on va voir dans le présent chapitre et les suivants.

La littérature évangélique.

Il était d'ailleurs bien connu que les Chrétiens et leurs adversaires remaniaient sans cesse leurs Écritures selon les besoins de leurs polémiques. Celse le dit dans son "Discours véridique contre les chrétiens" (§ 20) et Tertullien le confirme dans son Adversus Marcionem (IV, 4, et V, 7)⁵. C'est bien pourquoi l'on a pu dire, Bultmann notamment, que les Évangiles et les autres récits du Nouveau Testament ne doivent pas être pris pour des oeuvres historiques, tout au moins dans la conception que nous nous faisons actuellement de pareilles oeuvres, et que les paroles de Jésus qui y sont rapportées notamment ne sauraient la plupart du temps, être la reproduction fidèle de ce qu'il aurait effectivement dit, sans toutefois que cela ne prouve rien non plus contre leur historicité.

La réaction des johannites d'Occident à la publication de l'Évangélon marcionite fut donc de récrire celui-ci en le remaniant, en y réintroduisant notamment les faits et gestes de Jean le Baptiseur, en y faisant aussi apparaître Jésus le Nazaréen comme l'un de ses disciples, puisqu'il l'avait baptisé. L'exégète allemand P. Feine (Eine vorkanonische Ueberlieferung des Lukas, Gotha, 1891) et les Anglais Burnett Streeter (The Four Gospels, chap. VIII) et V. Taylor (Behind the third Gospels, Oxford 1926) appellent tous trois "**proto-Luc**" un texte qui

a dû servir de source à Luc concurremment avec Marc et sans doute avec d'autres textes⁶. C'est sans nul doute de ce texte johannique, écrit probablement à Rome, qu'il s'agit. Reprenons donc à Feine, à Streeter et à Taylor leur terminologie et appelons-le avec eux le proto-Luc.

En Orient, de même, les johannites durent retoucher quelque peu leur propre évangile en conséquence, y introduisant des passages destinés à bien marquer la subordination de Jésus à Jean, afin de faire pièce aux nazaréens qui entendaient affirmer le contraire.

On a déjà signalé l'abondance des écrits qui foisonnèrent après la prise du Temple de Jérusalem par Titus en 70, aussi bien d'ailleurs chez les juifs que chez les chrétiens, les nazaréens et les diverses sectes qui s'y rattachent⁷. C'est à partir de Marcion surtout que vont se multiplier ceux de ces écrits qui, à l'exemple de l'Évangélon, porteront désormais le nom d'"évangile" et qui seront, pour la plupart, mis sous le patronage d'un "apôtre" ou de quelque autre personnage prestigieux.

Dans cette littérature évangélique, on peut discerner trois courants principaux :

1 Celui qui est issu de l'enseignement de Jacques, "frère du Seigneur", de Matthieu Lévi et de Symeon Pierre. Il est censé refléter les idées de Jésus le Nazaréen, lequel n'avait laissé aucun écrit. Les textes de base de cette tendance étaient, en Palestine et en Syrie, la Doctrine des Nazaréens et, en Italie, l'évangile primitif de Jean, dit Marc (que l'on désigne souvent du nom que lui donnent les exégètes allemands: Urmark ou Urmarkus). C'est de ce courant

⁵ Cf. "Le Christ et Jésus", par Georges ORY (Pavillon, Paris, 1968), pp. 200 & suiv.

⁶ Voy. Paul-Louis COUCHAUD, Is Marcion's Gospel one of the Synoptics ? (The Hibbert Journal, Londres, janvier 1936), pp. 269-273; Albert NOLAN, "Jésus avant le Christianisme" (Ed. Ouvrières, Paris, 1981), p. 215.

⁷ V. plus haut, début du chapitre XIV.

qu'est issu notamment l'actuel I^e Évangile, celui "**selon saint Marc**".

2 Celui de Jean le Nazôréen, encore appelé le Baptiste ou Dosithée : il avait pour base l'enseignement des disciples de ce dernier, auxquels se joignirent d'abord Jean dit le Théologue (qui était sans doute un de ses fils), puis Apollôs. C'est de ce courant qu'est issu notamment l'Évangile "**selon Saint Jean**", texte plusieurs fois remanié d'abord à Ephèse⁸, puis à Rome⁹.

3 Celui de Paul de Tarse, qui avait pour base sa prédication et ses épîtres. Son enseignement fut recueilli par Luc, des écrits desquels sont issus divers textes, entre autre l'Évangélion de Cerdon¹⁰, que reprit Marcion et qui donnera lui-même naissance à l'Évangile "**selon saint Luc**", ainsi qu'on le verra plus loin.

Mais les textes relevant de ces trois tendances se faisaient continuellement des emprunts les uns aux autres¹¹. Plus tard cependant, ces trois tendances, après s'être combattues, finiront par se fondre en une seule doctrine, qui sera concrétisée dans l'Évangile "**selon saint Matthieu**", ainsi qu'on le verra au chapitre XXV. Tous les autres évangiles concurrents qui avaient eu cours jusque-là seront déclarés "apocryphes", sauf les trois cités ci-dessus, et ce mot lui-même, qui voulait dire "secret", fut alors détourné de son sens et deviendra synonyme d'inauthentique, alors que ces apocryphes sont en général plus vrais que les canoniques, où subsistent notamment de nombreuses contradictions¹².

⁸ V. plus haut, chapitre XIV, pp. 171 & s.

⁹ V. plus loin, chapitre XXIII.

¹⁰ V. plus haut, chapitre XIII, PF. 150 & s.

¹¹ Comme on le verra plus loin, le Proto-Luc n'est pas à la base de Luc seulement : Marc lui a, lui aussi, repris de nombreux éléments (v. chapitre XX)

¹² V. à ce sujet not. Georges ORY, "Analyse des origines chrétiennes" (Cahiers rat., Paris, n° 193, 1961), pp. 53 & suiv. ; Guy FAU, "Le Puzzle des Évangiles" (Ed. rat., Paris, 1970), pp. 231 & suiv. ; Louis ROUGIER, "La genèse des dogmes chrétiens" (A.Michel, Paris, 1972), pp. 243 et 249.

Le Proto-Luc est issu, lui, à la fois du deuxième et du troisième de ces trois courants, puisqu'il est un remaniement, effectué dans l'esprit johannite, qui est celui du deuxième courant, de l'Évangélion marcionite, qui relève du troisième.

Toutes ces hypothèses pourront à nouveau sembler hasardeuses. On ne les a cependant formulées qu'après mûre réflexion et après un examen approfondi des textes disponibles.

Jean-Baptiste dans les Évangiles.

Il n'a pas été suffisamment observé notamment jusqu'ici combien, dans les Évangiles canoniques, le personnage de Jean-Baptiste est inutile, surtout dans les synoptiques¹³. Si Jésus-Christ était le fils de Dieu, il n'avait pas à être baptisé par qui que ce fût, qui ne pouvait qu'être inférieur à lui. Les rédacteurs de ceux des évangiles, tant apocryphes que canoniques d'ailleurs, relevant du premier des courants ci-dessus qui relatent le baptême de Jésus par Jean l'ont bien senti, comme en témoignent leurs explications embarrassées à ce sujet. Si donc ils n'ont pu éviter d'en parler, c'est que Jean le Baptiseur, non seulement avait réellement existé, mais qu'il avait joué un rôle tel qu'il n'était pas possible de le passer totalement sous silence. Et cela est dû, très certainement, à ce que les disciples de Jean veillèrent à défendre sa mémoire et s'efforcèrent de lui rendre sa vraie place parmi les faits relatés dans les Écritures chrétiennes. Même si l'on part de l'hypothèse que Jean et Jésus auraient tous deux été des chefs sicaires, des résistants à l'occupant

¹³ Cela est tellement vrai que, dans sa curieuse synthèse, "Yéhosuah Nazir" (Aryana, Paris, s.d.), O.Z. HANISH, après avoir raconté la naissance de Jean, n'en souffle plus un mot : pas de baptême de Jésus par Jean, pas d'exécution de ce dernier, plus rien !... Pourtant, ce baptême doit bien avoir eu lieu (v. à ce sujet les observations pertinentes de Jean Hadot dans *La Pensée et les Hommes*, Bruxelles, septembre 1978, p. 98) et Jean doit bien être mort d'une façon ou d'une autre...

romain, ennemis des "collaborateurs" pharisiens et hérodiens ¹⁴ et plus encore s'ils agissent quelques temps de concert, on ne voit pas pourquoi Jean aurait dû annoncer à l'avance ce futur renfort, ni surtout présenter Jésus comme "plus grand" que lui. On sait d'ailleurs que Jean fut réellement un opposant au régime en place. Et il subsiste des traces dans certains écrits du fait que les disciples de Jean considéraient que c'était lui le Christ et non Jésus le Nazaréen ¹⁵, voire qu'il était, au contraire, supérieur à Christ lui-même ¹⁶.

Son rôle véritable.

Le Proto-Luc devait tout naturellement commencer par des récits de la naissance et de l'enfance de Jean, le futur Baptiseur, probablement à peu près ceux qui nous ont été conservés au début du III^e Évangile canonique. On y a déjà fait allusion précédemment en signalant que les récits parallèles de la naissance et de l'enfance de Jésus y ont été interpolés par le rédacteur de Luc ¹⁷. Ces interpolations sont révélées par divers éléments et notamment par le fait que, dans le III^e Évangile, les mots "... et l'enfant grandissait..." reviennent à pas moins de trois reprises (Luc I, 80; II, 40 et II, 52). Il n'est même pas sûr que l'intervention des bergers au moment de la naissance de l'enfant qui doit un jour être roi ne se rapporte pas à Jean plutôt qu'à Jésus. On sait que, dans Matthieu, ce ne sont pas des bergers qui saluent le nouveau-né, mais des mages (II, 1-11), ce qui n'est vraiment pas la même chose ! Mais, en outre, ces bergers

sont avertis par des anges qui chantent notamment : "Paix sur terre aux hommes que Dieu aime !" (II, 13-14) ce qui est une façon de saluer un futur chef essénien, ainsi que l'a montré Gilbert Brunet ¹⁸. Et d'ailleurs Zacharie, à la naissance de son fils (du fils d'Elisabeth en tout cas) le salue lui aussi comme un futur chef, comme un "soleil levant» .

Après la naissance et l'enfance de Jean, le proto-Luc racontait, bien entendu, sa prédication. C'est à partir d'alors qu'il reprend le texte de l'Évangelion marcionite, adoptant notamment la date de l'an 15 du règne de Tibère. On a vu au chapitre précédent que cette date résulte très probablement d'une confusion, voulue ou non, avec le 15^e jour de la lune du mois de Tybé mentionné dans Pistis Sophia. Le rédacteur du proto-Luc n'en eut peut-être pas conscience, pas plus que du fait qu'en réalité, la prédication de son prophète avait commencé bien plus tôt, sous le principat d'Auguste et alors qu'Archelaos régnait en Judée ¹⁹. Est-ce lui aussi qui y ajouta les précisions qu'on trouve actuellement dans Luc III,1-2 ? C'est assez vraisemblable, au moins pour certaines d'entre elles, auxquelles Clément le Romain en a peut-être encore ajouté d'autres, tirées de Flavius Josèphe.

Dans le proto-Luc comme dans le Luc actuel, en l'an 15 du principat de Tibère donc, ce n'est pas Christ qui apparaît dans les régions inférieures du monde, comme il était écrit dans l'Évangelion, mais c'est la parole de Dieu qui est adressée à Jean. Il est vrai que la "parole de Dieu" (%%%), ce n'est autre que le Logos, donc le Christ pour les marcionites. En un sens, ce dernier descendait donc bien du Ciel à la date indiquée, mais il serait descendu en Jean : il n'aurait pas pris la forme matérielle d'un

¹⁴ Comme le fait Raoul ROY, "Jésus, guerrier de l'indépendance" (Parti-Pris, Montréal, 1975).

¹⁵ V. not. les Reconnaissances clémentines, I, 60.

¹⁶ V. not. EPHREM, Evang. Concord. expos.

¹⁷ V. chapitre Ier, p. 12. V. aussi René LAURENTIN, "Structure et Théologie de Luc I-II" (Gabalda, Paris, 1957), qui voit en les deux premiers chapitres de Luc une traduction d'un original hébreu, et André MALET, "Les évangiles de Noël, mythe ou réalité ?" (Berger-Levrault, Paris, 1970), où l'auteur y distingue plus précisément trois sources, dont un document purement juif et non encore christianisé relatif à la naissance de Jean.

¹⁸ « Réflexions devant un arbre de Noël » (Courrier rationaliste, Paris, janvier 1970, p. 3). V. aussi Rudolf AUGSTEIN, "Jésus fils de l'Homme" (Gallimard, Paris, 1975), pp. 119-120.

¹⁹ V. chapitre Ier, p. 11.

homme, il se serait incorporé en quelque sorte en un homme adulte. Cela était assez conforme au prologue de Jean, I, 6-9. C'était aussi, on l'a vu, à peu près la conception de Cérinthe²⁰, sauf que, pour ce dernier, c'est à Jésus que le Christ s'incorporait, mais tout de même au moment de son baptême par Jean. Il faut reconnaître que, du coup, la date de l'an 15 du règne de Tibère devenait plus plausible. En outre, c'est "au désert" que la parole de Dieu est adressée à Jean, ce qui n'est pas tellement différent de Capharnaüm, puisque, comme on l'a vu, Caper-Naoum peut vouloir dire le "lieu de la désolation..."

Il a maintes fois été supposé que la date de l'an 15 du règne de Tibère avait été choisie par Marcion (ou par ses disciples) parce qu'elle se situait cent ans avant le début de sa propre prédication, vers 129. C'est fort possible, mais cela heurterait la chronologie historique exacte. Comme on l'a vu au chapitre III, Jésus le Nazaréen était mort en 30 ou en 33, et Jean en 35. Paul avait ensuite annoncé que le Paraclet prédit par Jean était venu. Ce dernier fait ne pouvait donc s'être produit qu'après la mort de Jean et avant la "révélation" de Paul, entre 35 et 39 par conséquent. On a vu aussi que, dans l'évangile primitif de Luc, Jean figurait parmi ceux qui, aux enfers, venaient à la rencontre de Christ et lui posaient la fameuse question : "Es tu celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ?" Il était donc mort à ce moment-là. Quant au roi Hérode qui, dans l'Évangile, entend parler des prodiges de Christ lorsque celui-ci vient sur Terre, c'est donc Hérode Agrippa Ier, monté sur le trône en 40, et c'est la femme de son intendant ("la femme de l'intendant du roi", Ev. IV 11, que Luc transcrit "de l'intendant d'Hérode", Luc VIII 3) qui sera censée avoir suivi Christ avec d'autres femmes riches.

²⁰ V. chapitre XIII, p. 147. Aussi plusieurs exégètes ont-ils, soit soutenu, comme Daniel Massé, soit suggéré, comme Georges Ory (v. not. "Hypothèse sur Jean le Baptiseur", Cah. E.Renan n° 10, 1956), que Jean et Jésus n'auraient été qu'un seul personnage, ultérieurement dédoublé.

Dans l'Évangile, cette chronologie, parfaitement cohérente, avait été bouleversée du fait que la descente de Christ aux enfers, par suite de la confusion vue plus haut, se serait placée la 15^e année du principat de Tibère, donc avant la mort de Jésus le Nazaréen et de Jean le Baptiseur, et non après... C'est pourquoi sans doute Jean y pose sa question à Christ, non aux enfers, mais alors qu'il est encore en vie. Et c'est par inadvertance que le rédacteur de l'Évangile y laisse à Hérode son titre de roi, alors que le Hérode de cette époque, c'était Antipas, qui n'était pas roi, mais Pétrarque de Galilée. Ce titre de roi lui fut probablement maintenu dans le proto-Luc, car le rédacteur de Marc le lui attribuera encore (VI, 14-27), ainsi d'ailleurs que Justin dans son "Dialogue avec le juif Tryphon" (XLIX, 4). Mais le compilateur de Luc sera plus attentif : il remplacera le mot "roi" par Pétrarque en IX, 7 (qui correspond à Marc VI, 14) et par Hérode en VIII, 3, comme déjà dit.

Toutes ces incohérences, qui ont tant tracassé les exégètes, s'expliquent si l'on sait que l'an 15 du principat, de Tibère n'est qu'une curieuse transposition du 15^e jour de la lune du mois de Tebet, date à laquelle le Christ gnostique était censé être monté au Ciel, à la 3^e heure, après sa mise en croix mystique, pour redescendre ensuite en ce monde dès le lendemain²¹.

Mais, dans le proto-Luc, c'était à Jean seul qu'il se manifestait, et ce dernier se mettait alors à prêcher. Il est à remarquer qu'en cet endroit, le début de l'actuel Évangile selon Luc est rédigé en un style hébraïsant qui n'est pas sans analogie avec celui du livre d'Aqqée. On retrouve d'ailleurs dans le III^e Évangile la mention de Jérusalem plus souvent sous sa forme hébraïque Iéroussalém que sous sa forme grecque Hiérosolymes, alors que cette dernière forme est, sauf rarissimes

²¹ V. chapitre XVIII, p. 218.

exceptions, seule employée dans les autres évangiles canoniques ²². Jean avait certes, lorsqu'il prêcha, été un prophète juif tout à fait dans la ligne de ses prédécesseurs, et c'est bien naturel s'il fut, comme on l'a supposé, le fils de Juda de Gamala, cet essénien qui avait créé la secte des sicaires et dont les idées principales se retrouvent en effet dans la doctrine prêchée par le Baptiste, à savoir que c'est le Dieu d'Israël qui doit régner par toute la Terre et qu'en Judée, c'est un roi issu de la lignée de David qui doit être son représentant, son vicaire, son "oint" (mashiach, messie). C'est bien pourquoi il considérait les Hérodote comme des usurpateurs et les Romains comme des occupants illégitimes avec lesquels il était sacrilège de collaborer ; de même Juda le Gaulonite avait-il refusé de se prêter au recensement de Quirinius en l'an 6 de notre ère et fomenté une révolte, qui avait été réprimée ²³.

Quant à la doctrine religieuse spécifique de Jean le Baptiseur, elle a déjà été exposée au chapitre premier du présent ouvrage. On n'y reviendra donc pas ici. Mais, on l'a vu aussi, il ne se borna pas à prêcher. Après avoir quelque temps recruté des disciples, qu'il faisait se baigner symboliquement pour les purifier moralement (d'où son surnom), il passa à l'action. Parmi ceux qu'il avait ainsi baptisés figure certainement Jésus le Nazaréen: on l'a déjà, dit, le fait est attesté de façon trop constante pour qu'on puisse le mettre en doute, tellement que lorsque prévalut la doctrine selon laquelle Jésus serait Dieu (n'ayant donc nul besoin d'être purifié par quiconque), il ne fut pas possible de le biffer purement et simplement des récits évangéliques et on dut justifier ce baptême d'eau par des considérations rien moins que convaincantes, la plus plausible étant encore

²² Voy. Georges ORY, "Marcion" (Cercle E. Renan, Paris, 1980)~ pp. 93-94.

²³ V. chapitre premier, p. 8. Voy. aussi Charles GUIGNEBERT, "Le monde juif vers le temps de Jésus" (A.Michel, Paris, 1969), p. 54 ; Raoul ROY, op. cit., pp. 39 & suiv.

que Jésus ne fut, en quelque sorte, "adopté" par Jéhovah qu'au moment même où Jean le baptisa : c'est la thèse dite "adoptianiste", laquelle eut et garde encore aujourd'hui de nombreux partisans. Peut-être même fut ce la conception qui eut cours à l'époque et le Nazaréen joua-t-il un moment auprès de Jean le Baptiseur le rôle qu'avait joué Sadoq auprès de Juda de Gamala et que devait jouer Aquiba auprès de Symeon Bar Kochba. Et peut-être est-ce le motif pour lequel, comme on l'a supposé au chapitre III, Jean ne passa réellement à l'action militaire qu'après la lapidation de son disciple.

Aussi n'est-il pas impossible que le proto-Luc ait rapporté, lui aussi le baptême de Jésus par Jean. Mais, s'il le faisait, ce n'était sûrement pas à l'endroit et sous la forme où il se présente dans Luc : on a déjà signalé à plusieurs reprises quelles incohérences marquent le chapitre 3 du III^e Évangile.

De toute façon, dans le proto-Luc, Jean devait apparaître comme le roi-messie juif destiné à chasser de la Palestine les Hérodote et les Romains afin d'y rétablir le règne du vrai Dieu d'Israël. La suite du récit pourrait donc avoir été à peu près la suivante.

Après un coup de main manqué sur le Temple de Jérusalem (la "purification du Temple" ²⁴, Jean passait en Samarie, où il se faisait reconnaître également comme le Taëb, le messie des samaritains ; puis il allait en Galilée, où il s'opposait à Hérodote. Mais ce dernier parvenait à le faire arrêter et mettre en prison. Jean prédit alors la venue d'un Paraclet (d'un autre Messie ?), il s'évade et tente un nouveau coup de main sur Jérusalem, mais il échoue à nouveau et Pilate le livre à Hérodote, qui le fait crucifier avec l'assentiment de Pilate ²⁵.

²⁴ V. chapitre III, pp. 34 et 40. V. aussi Raoul ROY, op. cit., pp. 303 & s.

²⁵ Sur le rôle d'Hérodote dans la mort de Jésus (c'est-à-dire en réalité de Jean), voy. Joseph GOFFINET dans Méta, Paris, n 12, octobre 1975, pp. 71-72.

Quelque temps après, le Paraclet annoncé descend du Ciel. Il apparaît d'abord à Capharnaüm, c'est-à-dire en réalité aux enfers, où il reconnaît Jean comme le dernier et le plus grand des prophètes de l'ancienne Loi. Il se rend ensuite auprès du lac de Tibériade, où il est suivi par plusieurs des disciples de Jean, y compris deux fils de ce dernier, auxquels il se fait reconnaître au moyen d'une pêche miraculeuse. Il prêche la Loi nouvelle, qui est à peu près celle de Marcion, et fait quelques autres miracles, parmi lesquels la multiplication de cinq pains et deux poissons, ces derniers symbolisant l'ère zodiacale qui marque l'avènement du gnosticisme essénien ²⁶. Finalement, le Paraclet sauveur remonte au Ciel, étendu sur la croix de gloire des mythologies orientales.

À ce texte, l'auteur du III^e Évangile reprendra de nombreux épisodes, mais en attribuant à Jésus plusieurs des faits qui, dans le proto-Luc, étaient accomplis, les uns par Jean, les autres par le Paraclet sauveur.

L'indice le plus probant de ces substitutions est peut-être l'attitude contradictoire que montre le Jésus-Christ des Évangiles envers les pharisiens. Jean avait toutes raisons de haïr ces "attentistes", ces tièdes, que le vrai Dieu doit vomir : d'où les imprécations qu'on prête à Jésus contre eux, mais qui sont bien plutôt à mettre dans la bouche de l'essénien Jean que dans celle du doux rabbi Jésus. C'est dans le III^e évangile (et dans ceux des passages du premier qui sont repris du troisième) qu'on trouve les diatribes les plus violentes contre les pharisiens. Or, c'est Jean qui commence par les prononcer, et celles qui sont attribuées ensuite à Jésus n'en sont, pour la plupart, que l'amplification. Le Nazaréen, lui, dans les passages évangéliques qui lui sont

²⁶ Sur l'interprétation ésotérique des deux multiplications des pains, v. plus loin, chapitre XXI, p. 254. V. aussi une interprétation plus "naturelle" dans Albert NOLAN, "Jésus avant le Christianisme" (Ed. Ouvrières, Paris, 1979), pp. 73-74.

réellement attribuables, ne se montre pas systématiquement hostile aux pharisiens: "Faites ce qu'ils disent", préconise-t-il même (Mat. XXIII, 3); il est souvent invité à leur table (Luc VII, 36; XI, 37; XIV, 1); ils lui posent des questions sans animosité (Luc XVII, 2~), etc... Étant essénien, puisqu'il en avait reçu le baptême, Jésus professait sans doute une doctrine analogue à la leur, mais il n'observait pas en tout leur morale rigoriste, fréquentant notamment des femmes, comme le faisaient aussi les thérapeutes, et jusqu'à des prostituées. Ce contre quoi il s'élevait surtout dans l'attitude des pharisiens, c'était leur formalisme, confinant à l'hypocrisie, laquelle n'était d'ailleurs le fait, semble-t-il, que de quelques-uns d'entre eux et que l'on a eu tort de généraliser ²⁷. Jésus était même probablement tout aussi opposé au Fanatisme des esséniens, ce qui peut expliquer l'hostilité que montrèrent envers lui certains des fidèles du Baptiste. Quant au Christ de Marcion, il s'oppose aux pharisiens surtout sur des points de doctrine, s'élevant notamment contre leur rigueur excessive en ce qui concerne le repos du sabbat, mais le dialogue entre eux est en général, ici aussi, exempt d'animosité (ce qui est normal si ce Christ a été imaginé par Paul de Tarse, qui était lui-même pharisien).

Un autre passage que les johannites de Rome ajoutèrent vraisemblablement à l'Évangélion est celui qui figure actuellement dans Luc XIII, 1-4, où sont relatés une action de Pilate contre des galiléens et l'écroulement, qui eut lieu alors, de la tour de Silo~, ensevelissant dix-huit personnes. Ce sont là des faits guerriers, qui sont plutôt attribuables à Jean le Nazôréen qu'au rabbi Jésus ou au Christ paulinien.

La parabole du bon samaritain (Luc X, 30-37), qui est absente de l'Évangélion, tout au moins de ce que nous en connaissons, a sans doute, elle aussi, pour auteur Jean, qui se rallia, on le sait, la

²⁷ Voy. Charles GUIGNEBERT, op. .p. 190 & suiv.

Samarie et qui aura voulu donner ainsi une leçon aux "attentistes" judéens.

Les douze apôtres.

On trouvait probablement aussi dans le proto-Luc l'idée que certains des disciples du Sauveur reçurent un titre particulier, celui d'"apôtre", lequel fut octroyé à douze d'entre eux. Ce fait n'est mentionné nulle part dans l'Évangile. Selon Jean, qui est le plus proche pourtant, on le sait, du Baptiseur, et le mot ne figure pas non plus dans l'Évangélion. Mais le nombre de douze est traditionnel dans tout l'Orient, où il revient dans quantité de situations, presque toutes inspirées, directement ou indirectement, des douze signes du zodiaque, ce que n'ignoraient certainement pas les hébreux, car on retrouve souvent le zodiaque dans la décoration des synagogues²⁸. Ces douze signes avaient l'avantage en l'occurrence de correspondre au nombre des tribus d'Israël : ces apôtres, pour les Johannites, apparaissaient ainsi comme destinés à être placés à la tête chacun d'une de ces tribus, issues elles-mêmes des douze fils de Jacob. Et d'ailleurs Josué, autre chef militaire, ne s'était-il pas choisi de même douze compagnons d'élite ? Or, Josué était fils d'un certain Noun (Deut. XXXIV, 9), ce qui est le nom de la lettre hébraïque qui vaut cinquante et dont la forme primitive était dérivée d'un hiéroglyphe figurant un poisson²⁹.

Mais en Chine aussi, Confucius était vénéré entouré de douze des plus éminents parmi ses disciples. Et, dans la religion druidique, les communautés religieuses se composaient de treize personnes, dont au moins une femme, ce qui marque la

²⁸ Voy. Paul Le COUR, "L'ère du Verseau" (Dervy, Paris, 5e éd., 1977), pp. 74-75 ; Rupert GLEADOW, "Les Origines du Zodiaque" (Stock, Paris, 1971), chap. IX ; Cyrus GORDON, "L'Amérique avant Colomb" (Laffont, Paris, 1973), pp. 88 & suiv.

²⁹ Voy. à ce sujet "Jean-Baptiste et le signe du Poisson" (La Pensée et les Hommes, Bruxelles, janvier 1975, et Bull. du Cercle E. Renan, Paris, février 1975).

différence entre les moeurs occidentales et celles de l'Orient, où la femme a très souvent été regardée comme inférieure à l'homme mâle, ce qui n'était pas le cas chez les celtes, ni chez les étrusques. Dans la légende arthurienne aussi, qui donna naissance à l'Ordre de la Table ronde et aux Chevaliers du Saint Graal, le nombre de ces chevaliers est de douze (ou de cent cinquante, dans certaines versions)

Les noms des douze apôtres ne sont mentionnés dans aucun des passages connus de l'Évangélion. Il y est pourtant dit que Christ changea le nom de Simon, l'un de ses disciples, en Pierre³⁰. Il est à présumer que c'est l'auteur du proto-Luc qui en donna l'énumération. Pour y arriver, il reprit d'abord les noms des principaux disciples de Jean ou de Christ figurant dans l'évangile johannite d'Ephèse : Simon le pêcheur, Juda et son frère jumeau Thomas, André et Simon Bariôna (des frères de Jean), le fils de ce Simon, Judas, et enfin Philippe, A ces sept noms il ajouta ceux de deux des fils de Jean (lequel se confond aussi, nous le savons, avec Zébédée), Jacques et Jean le jeune ; deux fils d'Alphée, Lévi, dit Matthieu (mentionné aussi dans l'évangile de Pierre), et l'autre Jacques ; enfin Barthélémy, c'est-à-dire Bar Tolmaï, le fils de Tolomaï, un autre sicaire³¹.

On remarquera que le nombre de ceux dont il est avéré qu'ils furent des sicaires est élevé parmi ces douze personnes. Indice de plus qu'ils furent disciples de Jean le Nazôrien avant ou après avoir été ceux de Jésus.

³⁰ Ce que rappellera aussi Justin dans son " Dialogue avec le juif Tryphon", CVI 3 où il paraît dire qu'il a trouvé ce détail dans l'évangile de Pierre. Or, on sait que ce texte relate en réalité la Passion de Jean. L'Évangile de Pierre se confondrait-il avec le proto-Luc ? Voy. mon article "Justin et les Évangiles" (La Pensée et les Hommes, Bruxelles, décembre 1979, p. 162).

³¹ 31) Il n'est pas question dans cette énumération de Nathanaël (v. Jean I, 45-49). Ne serait-ce pas ce fils de Tolmaï, dont les synoptiques ne donnent pas le premier nom ?

De même, l'avertissement qu'on fait à Jésus dans Luc (XIII 31) que Hérode veut le faire périr, et qui ne figure pas dans l'Évangelion, se rapporte très probablement en réalité à Jean : pourquoi Hérode aurait-il voulu la mort de Jésus le Nazaréen, ce doux prêcheur qui ne désirait pas être roi ? Tandis qu'il avait toutes les raisons de vouloir se débarrasser de Jean, ce concurrent gênant qui s'était rallié la Samarie, sur laquelle Antipas prétendait avoir des droits par sa mère Malthaki, l'épouse samaritaine d'Hérode le Grand ³². Cela doit donc venir aussi du proto-Luc, auquel le rédacteur du III^e Évangile l'aura repris en l'étoffant et en le modifiant pour y introduire une nouvelle annonce de la Passion, dans laquelle, dans cet Évangile, Hérode Antipas joue un rôle.

Le proto-Luc enfin devait contenir le récit de la mort de Jean le Baptiseur, alias Dosithée. On a montré plus haut que les récits évangéliques relatant sa décapitation sont purement légendaires et dus à la nécessité devant laquelle se trouvèrent leurs rédacteurs de placer la mort du Baptiste avant celle de Jésus pour confirmer son rôle prétendu de simple précurseur de ce dernier ³³. Il est caractéristique que ce récit ne figure que dans Marc et dans Matthieu, qui ne racontent pas la naissance de Jean, tandis que Luc, après avoir raconté celle-ci avec force détails, dit peu de chose de sa vie et pratiquement rien de sa mort, cependant que le IV^e Évangile, qui est pourtant celui de Jean, ne relate, ni sa naissance, ni sa mort !... Il est clair que les auteurs du II^e et du III^e Évangiles, qui se sont servis du proto-Luc, ont, le premier remplacé le récit de la mort de Jean, qui devait y figurer, par la légende de sa décollation sur l'ordre d'Hérode, le second carrément supprimé ce récit, se bornant à une brève allusion à ce qui est raconté dans Marc (LC IX 9).

³² Voy. not. Raoul ROY, op. cit., p. 66.

³³ V. chapitre I^r, in fine, et chapitre III, pp. 27-28. V. aussi plus loin, chapitre XXI.

Quant à Jean, il raconte l'arrestation et la crucifixion d'un homme surnommé le Nazôréen, qui ne peut non plus être Jésus, ainsi qu'on l'a montré au chapitre III. Ce ne peut être que Jean, au procès duquel sont ajoutés quelques détails relatifs à l'exécution de Jésus le Nazaréen et à la crucifixion cosmique du Christ gnostique. Que Jean fût un nazôréen, donc membre d'une phalange des sicaires (qu'il avait probablement constitué lui-même), cela résulte aussi d'un jeu de mots mis dans la bouche de Jésus, probablement par le rédacteur du proto-Luc : parlant de Jean, Jésus dit : "Qu'êtes-vous allés voir au désert ? Un roseau agité par le vent ?" (Luc VII 24) ³⁴. La première partie de cette question figure dans l'Évangelion (IV-8), mais non la seconde (ici soulignée). Or le roseau se dit en hébreu cané, mot très proche de canna, qui veut dire, on le sait, insurgé, résistant, et par lequel les juifs désignaient les sicaires. D'autre part, le vent et l'esprit se disent tous deux rouach. On peut donc comprendre : un patriote animé par l'esprit (saint).

Le reniement de Pierre.

C'est même, semble-t-il bien, Jean-Dosithée que Simon Pierre reniera avant que le coq n'ait chanté, circonstance qui sera reprise avec un ensemble touchant par les quatre Évangiles canoniques pour l'appliquer, bien entendu, à Jésus, alors que l'Évangelion marcionite ne parle pas de ce coq. Des exégètes ont prétendu qu'il n'y avait pas de coqs à Jérusalem à l'époque, ce qui est loin d'être prouvé ³⁵, mais importe assez peu : il

³⁴ Ce logion figure toutefois aussi dans l'Évangile selon Thomas (n° 78). Mais les gnostiques d'Égypte savaient sans doute la vérité sur Jean-Baptiste, qui est appelé Dosithée dans quelques-uns de leurs écrits : v. chapitre XV, p. 191. Ils connaissaient d'ailleurs l'évangile d'Ephèse, d'où ce mot est peut-être tiré.

³⁵ Sur cette question, voy. article de Gilbert BRUNET dans les Cahiers du Cercle E. Renan, Paris, n° 108, 1979, p. 9. V. aussi Robert AMBELAIN, "La Notion gnostique du Démon" (Adyar, Paris, 1959), pp. 117 & s. ; Jean ROBIN, "Seth, le dieu maudit" (Trédaniel, Paris, 1986), pp. 65-67.

ne s'agit pas d'un détail historique, mais d'un symbole, d'un signe fait discrètement aux initiés pour qu'ils comprennent qu'il y a là une vérité cachée à découvrir. Selon la tradition cabbaliste, en effet, la mort d'un homme remarquable est marquée par le chant, renouvelé trois fois, d'un coq noir ³⁶.

Comme on le sait, il est douteux aussi que le personnage de Barabbas figurât dans l'Evangelion, comme beaucoup d'exégètes le croient pourtant. Le seul auteur à en faire mention est Tertullien ³⁷ et l'on ne sait pas bien, ici comme dans bien d'autres passages de son Adversus Marcionem si c'est le texte de l'Evangelion qu'il commente ou celui de Luc. Mais si Barabbas avait réellement figuré dans l'Evangelion, Epiphane n'aurait certainement pas manqué de le signaler aussi dans ses "Scolies". Or, il n'en parle pas.

Serait-ce donc l'auteur du proto-Luc qui aurait introduit Barabbas dans L'Ecriture sainte ?

Jésus Bar Abba, chef de brigands ou Fils du Dieu Père ?

Pour pouvoir répondre à cette question, il s'impose avant tout d'examiner attentivement les textes et de les comparer entre eux. L'auteur de l'Evangelion selon Marc s'est servi du proto-Luc, cela ne fait aucun doute, et l'auteur de Luc également, mais ce dernier s'est servi aussi de Marc lui-même, cela ne fait pas de doute non plus ³⁸. Or, tandis que le premier, tout en suivant assez

fidèlement le plan de l'Evangelion marcionite, amalgamait ses sources en un récit cohérent ³⁹, le compilateur du IIIe Evangile canonique se contente, la plupart du temps, de les recopier, ajoutant par ci, retouchant par là et produisant ainsi un texte dont les défauts de composition ont été maintes fois soulignés. Dans Marc, le choix proposé à la foule par Pilate entre Jésus et Barabbas est introduit d'une façon qui ne rompt pas le récit, tandis que, dans Luc, les mentions relatives à Barabbas sont manifestement interpolées dans un texte préexistant ⁴⁰ - indice de plus d'ailleurs qu'elles ne figuraient pas dans l'Evangelion - et certains détails sont repris à peu près textuellement du texte de Marc, notamment la circonstance que Barabbas aurait été incarcéré pour avoir causé une émeute et commis un meurtre (Mc XV 7 ; Lc XXIII 19). C'est donc, selon toute vraisemblance, de Marc que le rédacteur du IIIe Evangile a repris la plupart des détails relatifs à Barabbas qu'il a inséré dans son texte, et non du proto-Luc, ni de l'Evangelion, car dans pareille éventualité, son récit montrerait plus d'unité.

Il semble même avoir emprunté certains éléments aux deux récits pour composer maladroitement la péricope que nous connaissons. Le cri de la foule : "A mort cet homme ! Relâche nous Barabbas" (Luc XXIII 18) paraît bien, en effet, provenir d'une autre source encore, antérieure sans doute à Marc et à l'Evangelion, qui est selon toute vraisemblance l'évangile johannite d'Ephèse dont on a parlé dans la dernière partie du chapitre XIV, car divers passages qui devaient figurer dans cet évangile, d'où dérive directement l'actuel IVe Evangile canonique, figurèrent probablement aussi dans le proto-Luc. Il se pourrait, dans ce cas,

³⁶ 36) Voy. A.D. GRAD, " Le Temps des kabbalistes " (La Baconnière, Neuchâtel, 1967), pp. 143-145, où est fait le rapprochement avec, ici encore, une tradition celtique, ainsi qu'avec les symboles alchimiques. V. aussi plus haut, chapitre XIV, p. 176.

³⁷ Adv. Marcionem IV, x LII, 4. V. plus haut, p. 221, note 36.

³⁸ Voy. Etienne WEILL-RAYNAL, "Chronologie des Evangiles" (Ed. rationalistes, Paris, 1968), chap. premier ; Bruno de SOLAGES, "Critique des Evangiles et méthode historique" (Privat, Toulouse, 1972), 1ère partie.

³⁹ Voy. Prosper ALFARIC, " La plus ancienne vie de Jésus, l'Evangelion selon Marc " (Rieder, Paris, 1929), pp. 9 & suiv.

⁴⁰ Voy. not. Georges ORY, "L'historicité de Barabbas" (B bulletin du Cercle E.Renan, Paris, n 130, déc. 1966), p. 36.

que ce soit là l'origine du personnage énigmatique de Barabbas, dont le surnom signifierait donc bien "fils du père", ce père étant alors le Dieu bon des gnostiques chrétiens.

Barabbas ne serait donc autre, à l'origine, que Christ, dont on sait que la Passion mystique, distincte d'abord des supplices de Jésus et de Jean, fut ensuite combinée, assez maladroitement, avec eux. Dans cette hypothèse, le bref ajout au verset 40 du chapitre XVIII du IV^e Evangile n'aurait été inséré dans celui-ci que pour en assurer la concordance avec les autres, ce qui est on ne peut plus plausible. Le texte des chapitres 18 et 19 de Jean porte d'ailleurs les traces visibles de nombreux autres remaniements : les interpolations avec reprise notamment y abondent.

Rappelons que, selon Origène, qui l'avait lu dans un ancien manuscrit de l'Evangile selon Matthieu, Barabbas se nommait aussi Jésus⁴¹. Et Origène pensait que ce nom avait été omis dans la suite parce qu'il avait été jugé inconvenant qu'il fut aussi celui d'un meurtrier⁴². Barabbas serait donc un surnom, qui pourrait signifier, selon qu'on l'orthographe en hébreu Bar-Abba ou Bar-Rabban (les deux orthographes se retrouvent dans les textes) soit "fils du père", ainsi qu'on l'a vu plus haut, soit le fils du Rabban, c'est-à-dire du président du Sanhédrin (Gamaliel notamment, qui mourut en 52, avait porté ce titre). On peut aussi comprendre, si le premier " a " d'Abba est, en hébreu, un ayîne au lieu d'un aleph, "fils caché".

Dans leur état actuel, les Evangiles canoniques font de ce personnage un chef de brigands, mais comme les passages où il est mentionné sont tous, sauf peut-être dans Marc, des interpolations, on ne saurait guère se fier à cette indication si toutefois d'aucuns

⁴¹ Voy. not. Roderic DUNKERLEY, *Beyond the Gospels* (Penguin Books, Londres, 1957), XV, in fine.

⁴² Voy. Georges ORY, op. cit., p. 35.

n'avaient voulu voir, dans les deux larrons mis à mort en même temps que Jésus, des membres de la bande de Barabbas⁴³... Il est vrai que ce détail, bien qu'il ait été amplifié dans la suite et que des noms aient même été donnés à ces deux hommes, qui se seraient appelés Démas et Cestas⁴⁴, est fort douteux. L'Evangélion raconte, lui aussi, que Christ fut mis en croix entre deux scélérats (XI,40). Mais on sait que cette crucifixion est plus mystique que matérielle et que, dans la légende hindoue de Krishna, ce dernier est, lui aussi, mis à mort entre deux autres personnes⁴⁵. Il s'agit là sans doute d'une tradition ésotérique, qui fut " matérialisée " dans la suite lorsqu'on appliqua au Jésus des Evangiles des détails de la crucifixion cosmique du Christ gnostique.

Si Barabbas désignait un personnage historique et qu'il s'agit du fils d'un rabbin, est-il vraisemblable qu'il ait été un brigand ? Il est des fils de bonne famille qui se dévoient. Mais, d'autre part, les adversaires des sicaires les qualifiaient volontiers de brigands, voire de voleurs. C'est le cas notamment du pharisien Flavius Josèphe : lorsqu'il parle, dans ses oeuvres, de brigands ou de voleurs, ce sont, la plupart du temps, des hommes qui avaient pris les armes contre l'occupant romain, donc des sicaires, des canaïm. Ainsi pendant la deuxième guerre mondiale, les " collaborateurs " traitaient-ils de "brigands les résistants armés... Il n'est certainement pas invraisemblable que le fils d'un rabbin se soit joint à ces véritables partisans armés juifs qu'étaient les sicaires les canaïm ou barionine.

⁴³ Selon Daniel-Rops, cité par Robert AMBELAIN, "Jésus ou le mortel secret des Templiers" (Laffont, Paris, 1970), p. 293.

⁴⁴ Ou encore, selon d'autres écrits, Dismas et Gestas, Dumachus et Titus, Moab et Zandi, Chammata et Cystas, Chanmath et Zoatar, etc... V. à ce sujet Robert AMBELAIN, op. cit. pp. 291 & s.

⁴⁵ En fait, percé de flèches après avoir été ligoté à un arbre. Et, avant de mourir, il prononce une phrase analogue à ce qu'on a vu plus haut, p. 175 (et note)

De même, s'il faut comprendre "fils caché", il pourrait s'agir d'un autre fils de Juda le Gaulonite, d'un frère donc de Jean-Dosithée, avec à peu près les mêmes conséquences.

Mais il y a aussi une explication plus ésotérique. S'il faut comprendre "fils du Père", ledit Père étant le Dieu bon des gnostiques, on conçoit que celui qui a introduit Barabbas dans les Écritures, surtout s'il s'agit d'un johannique, ait fait préférer par le peuple la libération du fils de Dieu plutôt que celle de l'homme Jésus (n'oublions pas non plus que Jean-Dosithée s'était, lui aussi, dit fils de Dieu). Au moment de la présentation de Jésus à la foule par Pilate, elle crie : "A mort cet homme (Jésus le Nazaréen), rends-nous Bar-Abba (Jésus, fils du Père)». La foule aurait donc préféré le fils de Dieu à un homme, ce que l'on peut considérer comme édifiant. Cette hypothèse-là, elle non plus, n'a rien d'in vraisemblable.

Examinons par conséquent les choses d'encore un peu plus près.

Si l'on supprime du IV^e Evangile les mentions, d'ailleurs très succinctes (elles ne comprennent que deux versets : XVIII, 39-40, encore dans le premier Barabbas n'est-il même pas nommé) relatives à Barabbas, la narration n'en souffre guère, malgré qu'il semble bien y avoir une interpolation avec reprise sur les mots "de nouveau" (XVIII, 38 & 40, et XIX, 4) et sans doute un remaniement de texte, car ce que les juifs crient de nouveau, ce ne peut être : "Non pas lui, mais Barabbas", puisqu'ils ne l'ont pas encore crié... Il se pourrait que ces deux versets aient été, sous leur forme actuelle ou, plus probablement, sous une autre forme, tout entiers ajoutés au texte original et non pas seulement la fin du verset 40. Dans ce cas, l'auteur de Marc serait sans doute le premier à avoir introduit dans les Evangiles l'épisode de Barabbas et cet épisode se rattacherait effectivement à la mort du Nazaréen.

Comme on l'a vu au chapitre III, ce dernier comparut deux fois devant Ponce Pilate : une première fois sur l'accusation portée contre lui d'être un agitateur, ensuite de quoi Pilate le fit fouetter, puis relâcher ; une seconde fois après avoir été condamné par le Sanhédrin, ce dernier sollicitant du gouverneur romain l'autorisation d'exécuter son arrêt de mort.

Il n'est pas impossible qu'à ce moment, Pilate ait détenu un autre prisonnier, qui serait Barabbas et dont les forfaits auraient été plus graves. Pilate, qui semble avoir penché plutôt en faveur de Jésus que de ses accusateurs, aurait alors imaginé, afin de pouvoir le libérer à nouveau, de faire choisir le peuple entre ce meurtrier qu'était, dans cette hypothèse, Barabbas, et Jésus, dont le crime était surtout d'avoir déplu au clergé. Dans ce cas, Pilate aurait réellement été surpris de la décision du peuple et c'est pourquoi il s'en serait "lavé les mains".

Cette dernière supposition se heurte toutefois à deux objections :

a) Si les choses se sont bien passées ainsi, il est incompréhensible que Josèphe n'en parle pas dans le passage de la "Guerre des Juifs" qui a été maintenu dans les traductions slaves - à moins que, la fin dudit passage ayant été remaniée pour remplacer la lapidation de Jésus par une impossible crucifixion, une éventuelle mention de Barabbas en aurait en outre été effacée parce que non conforme au texte canonique des Evangiles. Mais même alors on ne comprend pas non plus que celui qui interpola le passage relatif à Jésus dans l'"Histoire ancienne des Juifs" ne fit pas davantage allusion à Barabbas...

b) Outre Matthieu (XXVII, 24), le seul texte connu où Pilate se lave les mains après le jugement est l'évangile de Pierre ; or, dans ce dernier, on a déjà eu maintes fois l'occasion de le signaler, le Sauveur ou le

Seigneur paraît bien plutôt être Jean-Dosithée que Jésus le Nazaréen.

C'est donc la première hypothèse que nous retiendrons en définitive. À un stade précanonique de l'un des Évangiles, Jean le plus probablement, le récit de la Passion contenait la relation d'un choix à faire par le peuple de Jérusalem entre un homme condamné à mort (Jésus ou Jean, mais plus probablement ce dernier, puisque cet homme aurait été présenté comme se disant "le roi des juifs", qualité que Jésus refusa, mais que Jean revendiqua) et le Fils de Dieu (Iésh ou bar Abba, Jésus fils du Père) et la foule aurait très normalement préféré le Fils de Dieu : "A mort cet homme, nous voulons le Fils du Père. ." (cf. Luc XXIII, 18 ; à rapprocher de Jean XIX, 5 : "Voici l'homme.")

Dans cette hypothèse, cette scène aurait été purement inventée. Elle aurait été destinée sans doute à expliquer comment Jean avait pu être mis à mort par les hommes malgré sa sainteté. On a d'ailleurs vu au chapitre III combien il est peu vraisemblable que Ponce Pilate, qui n'était qu'un préfet subordonné au légat de Syrie, ait eu le pouvoir de gracier un condamné, même en échange d'un autre. Tout au plus pouvait-il refuser l'exécution d'une condamnation prononcée par une juridiction locale. Tout cela est d'ailleurs confirmé par l'Apocalypse séthienne de Pierre ⁴⁶, où le Sauveur, montrant à Pierre une Vision de la crucifixion, lui dit que celui qui se trouve près de l'homme que l'on crucifie "est le sauveur vivant, celui qu'ils ont pris et relâché... Ce qu'ils ont relâché, c'est mon corps immatériel..." c'est-à-dire donc le Fils du Père, Iéshouo bar Abba, qui s'était incarné temporairement en Jean-Dosithée.

La crucifixion.

Cette scène imaginaire fut probablement insérée dans le proto-Luc,

⁴⁶ V. plus loin, chapitre XXVI, p. 304.

mais transposée, comme tant d'autres dans les textes écrits à partir de cette époque, surtout à Rome, en un événement réel, peut-être d'ailleurs en s'inspirant d'une légende babylonienne relative au dieu Mardouk, l'équivalent du Jupiter romain, qui avait déjà donné son nom à Mardochee, le père d'Esther, laquelle est Ishtar ⁴⁷. Jean et Jésus étaient morts, un siècle plus tôt, à Jérusalem, donc loin de Rome ; les mots hébreux n'étaient pas bien compris : la preuve en est que, lorsque le texte en contient un, on ajoute souvent une traduction ou une explication des noms propres hébreux ou araméens ; Jésus bar Abba, le fils du (Dieu) Père, fut donc pris pour un homme portant un nom dont on ne comprenait pas le sens. Et, puisque cet homme était présenté dans certains textes comme un détenu (prisonnier qu'il était du corps matériel de Jean), il fallut trouver à cela une explication : on en fit un séditieux ou un brigand. Peut-être même le rédacteur du proto-Luc combinait-il le récit Johannite de la mort de Jean avec le récit de la mise en croix de Christ dans l'Évangélion, assimilant le Christ et Jésus, comme cela dut se faire de plus en plus souvent, ainsi qu'on l'a vu au chapitre XVII, d'autant plus que Barabbas était en effet, dans le récit primitif, le fils de Dieu. Car bar, en araméen, c'est le fils. Mais ce mot araméen est lui-même repris de l'hébreu, où bar veut dire "grain de blé", "germe" ou encore, figurativement, "fils spirituel" comme dans Daniel III 25 et V 22). Ésotériquement, on peut rendre le mot "parlant" en l'inversant, ce qui devient rab (« beaucoup " ou " multiplication " : le rabbi, c'est l'homme qui sait "beaucoup" de choses), d'où l'allusion de l'évangile selon Thomas, logion n° 9 (repris dans les trois synoptiques au grain de blé qui, tombé en bonne terre, produit 60 à 120 fois plus. De même, dans la première épître aux Corinthiens de Paul (XV, 36-38) et dans le IVe Évangile (XII 24), il est dit que le grain de blé doit mourir pour pouvoir renaître et

⁴⁷ Cf. Etienne WEILL-RAYNAL, " La légende de Mardouk et la Passion de Jésus " (Cah. E.Renan. Paris, n 100, 1977), pp. 53-56.

fructifier, ce qui est d'ailleurs biologiquement inexact, mais signifie bien, symboliquement, que Jésus (germe, fils, rejeton du Père) a dû mourir (symboliquement toujours) sur la croix cosmique pour "renaître", c'est-à-dire réapparaître en ce monde. . Jésus Bar Abba, c'est donc bien le fils (le rejeton spirituel) du Père, du Dieu bon, de Chrêstos. Il n'est pas lui-même un homme, bien qu'il soit incarné en un homme, et certainement pas un brigand.

On se rappellera aussi que, pour une partie des disciples de Jean, notamment les mandéens, Jésus le Nazaréen, qui avait été un autre de ses disciples, était un imposteur qui avait voulu le supplanter ou qui, tout au moins, avait refusé de continuer à le suivre⁴⁸. Ce dernier fait était de toute façon exact : n'approuvant sans doute pas un certain sectarisme de Jean, Jésus le Nazaréen avait constitué son propre groupe de fidèles non-violents. Le rédacteur du proto-Luc ne dut donc éprouver aucun scrupule à charger ce Jésus et à en faire un malfaiteur. Quant à l'in vraisemblance historique du fait et notamment de la date à laquelle il se serait passé, il n'en eut cure: la confusion de date commise dès la première ligne de l'Évangélion étant venue perturber complètement la chronologie exacte des événements, peu importait désormais que l'un de ceux-ci eût eu réellement lieu ou non avant l'autre ou inversement...

Quant au rédacteur de Marc, il substituera simplement Jésus le Nazaréen à Jean dans ce récit et, plus tard, un interpolateur intercalera dans son texte un autre récit de l'exécution de Jean sur l'ordre d'Hérode, récit qui devait nécessairement, on l'a déjà dit, se placer avant celui de la crucifixion, puisque Jean est, dans Marc, non le maître de Jésus, mais son précurseur. Plus tard encore, pour mettre le IV^e Évangile en accord avec cette version des faits, on remaniera les versets 39 et 40 du chapitre

XIII, ajoutant notamment la précision que Barabbas aurait été un malfaiteur, alors que, dans les versions précanoniques de cet Évangile, Bar-Abba était le fils de Dieu, le Christ, cependant que Jésus n'avait pas encore été substitué à Jean et que les "deux autres" (XIX 18) n'étaient pas des voleurs, mais les deux personnages accompagnant traditionnellement, dans plusieurs mythologies orientales, celui qui faisait l'objet d'une mise à mort mystique⁴⁹.

Il serait évidemment très difficile d'en dire davantage sur ce que l'on peut conjecturer que contenait le proto-Luc. En ce qui concerne la crucifixion, en particulier, les détails de l'exécution de Jésus, du supplice de Jean et de la crucifixion mystique du Christ gnostique ont été, dans les Évangiles canoniques tellement remaniés et entremêlés qu'il est impossible de déterminer, même avec une approximation satisfaisante, lesquels proviennent de ce texte intermédiaire entre l'Évangélion marcionite et les Évangiles canoniques que fut le proto-Luc.

Qu'il suffise donc d'en avoir établi la nécessaire existence et d'en avoir supputé, aussi vraisemblablement que possible, le contenu, pour expliquer comment de l'Évangélion on a pu passer au texte du II^e et du III^e Évangiles canoniques. Le passage de l'un aux deux autres postule un texte intermédiaire. Celui-ci fut écrit à Rome par des johannites soucieux de réhabiliter leur prophète Jean le Baptiseur, dont le rôle avait été injustement minimisé, tant par les marcionites que par leurs adversaires nazaréens.

Mais, avant de parler maintenant des Évangiles canoniques, il nous faut encore nous étendre sur Justin, dont les œuvres, très importantes pour la compréhension de l'histoire des débuts du Christianisme et de la formation de certains dogmes, sont antérieures à tous ces Évangiles, au moins

⁴⁸ V. plus haut, chapitre V.

⁴⁹ V. plus haut, pp. 141-142 et 175-178.

dans leur forme définitive, sauf peut-être seulement celui qui fut mis sous le nom de Marc, qu'il ne cite toutefois nommément dans aucune de ses oeuvres connues.

Fin du Chapitre XIX

Chapitre XIX. La réaction johannite :

le "proto-Luc".....	1
L'Évangélon et les johannites.....	1
La littérature évangélique.....	2
Jean-Baptiste dans les Évangiles.....	3
Son rôle véritable.....	4
Les douze apôtres.....	8
Le reniement de Pierre.....	9
Jésus Bar Abba, chef de brigands ou Fils du Dieu Père ?	10
La crucifixion.....	13
Fin du Chapitre XIX.....	15